



HAL
open science

De la notion au concept: Les images de l'autre dans le journal EUZKADI (1931-1937)

José Forné

► **To cite this version:**

José Forné. De la notion au concept: Les images de l'autre dans le journal EUZKADI (1931-1937). Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne, 1991, 13, pp.35-45. hal-00272316

HAL Id: hal-00272316

<https://hal.science/hal-00272316>

Submitted on 29 Apr 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

José Forné

De la notion au concept: Les images de l'autre dans le journal EUZKADI (1931-1937),
Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne, n. 13, 1991.

Depuis quelques années ont paru des travaux¹ qui développent des aspects ponctuels à l'intérieur de la problématique du nationalisme basque. L'utilité de ces travaux est manifeste. Il y a cependant un domaine où les analyses sont peu nombreuses et parfois insuffisantes car découlant exclusivement d'une seule vision disciplinaire : l'idéologie du nationalisme basque et cela est certainement dû aux problèmes de définition, ou plus exactement de redéfinition du concept d'"idéologie". Si l'on considère l'idéologie comme un discours structuré dans lequel une classe ou des groupes sociaux se reconnaissent et dont ils se servent dans leur lutte contre une autre classe ou d'autres groupes sociaux pour imposer leur domination, alors l'idéologie du nationalisme basque, actuellement, se réduit à deux tendances opposées : la démocratie chrétienne et l'anticapitalisme révolutionnaire. Mais réduire l'idéologie au politique et au changement des modes de production, à la lumière des événements internationaux depuis dix ans et des analyses sociologiques et anthropologiques depuis plusieurs années, serait inadmissible. Ces événements et analyses montrent clairement que des cadres de pensée sociale et politique différents, voire opposés, sont trop souvent traversés de discours, de pratiques et d'attitudes semblables aboutissant aux mêmes résultats. Les sciences sociales montrent l'existence de systèmes de pensées qui traversent des courants politiques divers. On doit donc considérer que les idéologies traversent les clivages socio-politiques qui reproduisent par des discours-écrans, des ensembles de représentation du monde, de la vie et de l'autre. En d'autres termes, ces discours stéréotypés différents aboutissent à une même et seule pratique collective issue d'un substrat anthropologique collectif. Dans ce contexte, nous affirmons que le nationalisme constitue, quelles que soient les filiations politiques dont il se réclame, une idéologie en soi.

L'étude des thèmes contenus dans la presse nationaliste peut nous donner une perspective chronologique, en fonction d'événements généraux, suffisamment longue pour

¹ CORCUERA ATIENZA, J., *Orígenes, ideología y organización del nacionalismo vasco*, Madrid, Siglo XXI, 1979; ELORZA, A., *Las ideologías del nacionalismo vasco*, San Sebastian, Haramburu, 1975 ; PAYNE, S. G., *El nacionalismo vasco de sus orígenes a ETA*, Madrid, 1974.

mettre en évidence l'évolution, les clivages et les changements discursifs. Nous avons donc opté pour l'analyse du journal *Euzkadi*.

Problématique et limites méthodologiques

La presse constitue l'un des moyens les plus appropriés à l'étude des mentalités collectives. Elle remplace, parfois avantageusement, des enquêtes sociologiques douteuses.

Un journal à lui tout seul inclut dans son sein un ensemble de miroirs qui renvoient et multiplient sans cesse les images du social. Le rôle d'un journal n'est pas uniquement de "produire" une réalité mais aussi de la structurer en donnant une cohérence discursive aux comportements et attitudes d'une classe sociale ou d'un groupe social ou éthique donné. En structurant une réalité, le journal devient "marqueur" d'une idéologie collective.

Nous pensons que l'analyse du discours ne peut pas être tributaire d'une méthode générale applicable à tous les journaux. Si le rapport "centre-périphérie" s'avère essentiel dans l'étude d'un journal indépendant², il l'est moins dans les journaux très orientés dans lesquels le centre et la périphérie se confondent. Le facteur chronologique lié aux vicissitudes historiques constitue, dans notre cas, une variable significative. Il faut supposer que la ligne éditoriale et le traitement des événements sont différents selon les circonstances et qu'en dehors de l'interaction entre le public et le journal, ce dernier est obligé de masquer ou de renforcer ses opinions.

Nous avons focalisé notre intérêt sur le journal *Euzkadi* dans la période comprise entre la proclamation de la deuxième République et la chute de Bilbao entre les mains des factieux. Cette focalisation, qui fait volontairement abstraction de la démarche comparative et de l'évolution chronologique du journal depuis sa création, obéit au fait que nous ne prétendons pas l'insérer dans la problématique bien étoffée pour l'Espagne en général et le Pays Basque en particulier. Devant le nombre et la qualité des travaux, notre contribution serait superflue. Notre démarche s'inscrit dans le cadre de l'analyse des idéologies. Pour ce faire, nous avons analysé le discours du journal et cette analyse ne dépassera pas le cadre thématique car elle a pour but de compléter des travaux d'ordre sociologique et anthropologique. Pour ces raisons

² IMBERT, G. *Le discours du journal. A propos de "El Pais"*, CNRS, Paris, 1988.

nous n'avons pas fait appel, en dehors de la période exploratoire, aux méthodes visant à mettre en évidence l'évolution d'un journal, ni l'explication de ses structures financières et techniques. Pour les mêmes raisons, nous avons écarté toute velléité de méthode sémiotique, qui par sa complexité s'avère plus adaptée à l'analyse minutieuse et détaillée des cas ponctuels. En outre, et nous avouons ainsi nos limites propres, ce type de méthode suscite souvent la frustration du lecteur devant son caractère trop technique.

Notre période est courte mais elle correspond à une structuration rapide et croissante du mouvement nationaliste. Pris en étau entre les monarchistes et les républicains, celui-ci passe d'une phase d'inhibition défensive à une phase d'auto-affirmation. Dans un premier temps, notre échantillon a été établi en fonction des événements nationaux et régionaux afin de saisir la sensibilité du journal face à une situation préconflictuelle (par exemple, l'incendie des couvents ou les célébrations républicaines à Bilbao lors de la venue des membres du gouvernement en 1931). Ensuite, l'interprétation ou la reconstitution de ces événements par le journal. Cette manière de procéder a rapidement montré ses limites par rapport aux buts choisis, car lors des événements importants (l'Assemblée d'Estella ou la proclamation du Front Populaire), l'idéologie explicite cède le pas à la transcription des déclarations des dirigeants politiques ou à la description des événements. Pour ces raisons, nous avons complété cet échantillon par des sondages faits au hasard lors du visionnement des microfilms (soit 53 exemplaires). A titre plus illustratif qu'explicatif, nous avons ajouté deux numéros relatant la réunion de San Sebastian, en 1930, ainsi que quarante exemplaires des journaux *Deia* et *Egin*, dix jours avant et dix jours après les dernières élections régionales d'octobre 1990.

I. LA STRUCTURE INFORMATIVE DU JOURNAL *EUZKADI*

Le nombre d'études sur la presse espagnole, et sur la presse basque en particulier nous paraît étonnamment important. Les travaux de J. Altabella et de J. L. De la Granja³ nous semblent un passage obligé. D'après ce dernier, pendant la période concernée, un total de 49 publications couvrait l'ensemble géographique basque, mais aussi l'éventail social et associatif des trois provinces. Parmi ces titres, le journal *Euzkadi* se taillait la part du lion. Son

³ ALTABELLA, J., "Bibliografía de la Historia de la Prensa en el País Vasco" et GRANJA (de la) J. L. "La prensa nacionalista vasca: 1930-1937. Una aproximación histórica", *La Prensa en los siglos XIX y XX. Metodología, ideología e información. Aspectos económicos y tecnológicos*, Universidad del País Vasco, 1988.

ancienneté relative, son intégration politique au P.N.V. (Partido Nacionalista Vasco) et ses liens avec la petite et moyenne bourgeoisie nationaliste expliquent en partie ce succès. La maison d'éditions Euzko Pizkundia (Renacimiento Vasco), qui contrôlait les ateliers de la compagnie Tipográfica General, organise le conseil d'administration où siègent des représentants de l'E.B.B. (Euzkadi Buru Batzar, sorte de Comité Central du P.N.V. dont l'un des dirigeants les plus représentatifs, J.M. Leizaola devient directeur du journal). L'étroite identification idéologique et économique au P.N.V. est une des causes de l'importante assise géographique du journal, et le réseau bien étoffé de comités locaux du parti lui fournit la plupart des correspondants bénévoles. Le tirage et la diffusion montrent une importance croissante. En 1927, le nombre de rédacteurs et de collaborateurs salariés était respectivement de 15 et 21 contre 7 et 10 pour *El Liberal*. A titre indicatif, le journal *El Sol* de Madrid avait 36 rédacteurs et 137 collaborateurs salariés. L'importance de l'équipe rédactionnelle semble indiquer une aisance financière. En 1936, le tirage du journal atteint presque celui de son concurrent (25 000 contre 30 000) mais, d'après les propres statistiques du journal, il les dépasse⁴.

La présentation du journal diffère peu des autres journaux de l'époque. La une a souvent une disposition en croix : à gauche, l'éditorial du jour ; à droite, l'information générale importante ; au milieu, une photographie ou une caricature et des communiqués des instances dirigeantes du P.N.V. La deuxième et la troisième pages sont consacrées, en très grande partie, aux informations espagnoles et internationales. Les pages suivantes (chaque numéro comporte en moyenne dix pages) sont consacrées aux informations locales et régionales avec, souvent, l'équivalent d'une demi-page en basque. A la fin, deux pages sont consacrées aux informations boursières, au trafic portuaire, etc... Quant à la publicité, mises à part les petites annonces, elle apparaît un peu partout annonçant des produits de consommation nationale et parfois des produits locaux (les bérets, par exemple).

L'information locale et régionale apparaît sous des rubriques différentes ("Información postal", "De Bilbao al Abra", "El día en Bilbao", "Información regional", etc.) Ces titres, apparemment différents, concernent sans doute l'ordre d'arrivée des informations signées par les correspondants. Par contre, les articles sur l'Espagne ne sont pas signés et nous ne sommes pas en mesure de préciser si le journal fait appel à des agences de presse ou à des

⁴ DESVOIS, J. M., *Presse et politique en Espagne (1898-1936)*, thèse d'État, Bordeaux, 1988.

correspondants à Madrid (il y a d'ailleurs un correspondant catalan à Barcelone). Enfin, l'information internationale ne correspond pas par sa densité aux grands titres et sous-titres qui l'encadrent et se réduit à un pêle-mêle d'informations raccourcies, débitées sans aucun ordre logique, ce qui fait penser qu'elle est le compte-rendu d'émissions entendues à la radio ou bien la copie d'informations parues dans des journaux plus importants (ce procédé, paraît-il, était courant à l'époque). En marge de ces rubriques, l'information religieuse est fort abondante et concerne des domaines divers.

II. LES TROIS THÈMES PRINCIPAUX

1. Le niveau socio-économique.

Les informations économiques et sociales sont d'une grande pauvreté en quantité et en contenu. Pourtant la matière informative ne manque pas. L'industrie et la densité de la population ouvrière sont, avec la Catalogne, les plus importantes d'Espagne et la crise des années trente affecte profondément la région. Sur l'ensemble de notre échantillon, 12 numéros donnent des informations socio-économiques d'importance relative : cela ne veut pas dire qu'elles soient absentes quotidiennement mais la plupart se réduisent à des communiqués à l'attention des membres du syndicat nationaliste S.O.V., où l'on indique les lieux de réunions. Quant aux conflits sociaux, ils sont brièvement évoqués, parfois sous forme de communiqués émanant du Gobierno Civil. Aucune interview de dirigeant syndical, aucune description, même interprétative, des grèves. La contestation ouvrière est un ferment de destruction collective. Si la bourse de Bilbao est à la baisse (23/7/1931) ce n'est pas à cause d'une crise mondiale ni

...le fruit du départ en vacances des capitalistes... mais à cause des préoccupations et des incertitudes qui règnent dans les classes aisées à cause des conflits sociaux. Un jour, c'est la prise d'assaut d'une usine par les masses ouvrières afin de la diriger à la manière communiste. Un autre jour c'est l'incendie des propriétés privées...

Quelques semaines plus tard (le 14/10) on reconnaît qu'il y a dépression économique mais la crise boursière de Bilbao découle principalement *des grèves sournoisement organisées dans tout le pays.*

Il y a donc désordre et il est l'œuvre des ouvriers non-basques concentrés dans les villes sidérurgiques de la banlieue de Bilbao. Quand les municipalités non-nationalistes de Santurtze, Barakaldo, Portugalete et Erandio s'organisent pour dicter des mesures visant à supprimer le chômage, le correspondant local, Mugarra (31/1/32), les accuse d'être antidémocratiques dans la mesure où seuls les ouvriers "exotiques" pourront bénéficier de ces mesures et il évoque les théories malthusiennes pour justifier l'expulsion des chômeurs non-basques *car dans chaque pays il y a un droit issu de la nature*. L'arrestation de subversifs témoigne du désordre et le journal se contente de reproduire les communiqués des autorités légales. C'est un désordre social, mais aussi un désordre esthétique. Le 14/10/31, on dénonce les affichages, signe de saleté physique et morale, dans la mesure où leur contenu est anticlérical.

Les mesures du pouvoir légal sont insuffisantes. La Chambre d'Industrie de Bilbao (27/3/32) fait une déclaration, sans donner d'arguments, contre le dirigisme socialiste de Madrid. Le 29/8/34, le journal attaque les mesures économiques du gouvernement, car l'aide de l'État ne doit pas se réduire à la grande sidérurgie. Cette dernière est source d'immigration, et en outre ses patrons se sentent à l'étroit dans les limites du Pays Basque. Le journal vise à défendre les intérêts de la petite et moyenne industrie. Le 10/12/31 dans un article sur l'industrie armurière, il conteste le décret du Ministère qui interdit la possession et le port d'arme, sauf les armes de chasse non-rayées, malgré le climat de violence qui règne dans toute l'Espagne et que le journal évoque constamment. Il reproduit les déclarations de José Antonio Aguirre qui affirme que ce décret va à l'encontre de l'industrie locale, et propose que la possession d'armes en tout genre soit autorisée, seules les armes de guerre devant être soumises à l'enregistrement. Le dirigisme laïc, même quand il dicte des mesures au bénéfice de l'ouvrier, est insuffisant de par sa laïcité même : les mesures de protection sociale qui visent à pallier les problèmes biologiques et sociaux ne font rien pour l'esprit (23/12/33). Cela n'exclut pas la nécessité de réformes sociales afin de freiner le bolchevisme, mais pour cela, en reproduisant les déclarations d'Albert Thomas, président de la XV^e Conférence Internationale du Travail, une politique de hauts salaires n'est pas nécessaire (14/6/31).

Ce n'est pas sur l'opposition ouvrier-patron que doit se fonder la justice sociale mais sur la collaboration de classe, l'identité nationale (indissociable du catholicisme) étant le ciment. Le 14/10/31 (p. 4), le S.O.V. (Solidarité Ouvriers Basques), lance un appel pour que les ouvriers ne se joignent pas à la grève générale projetée par l'UGT, à cause de la situation

dans la Sociedad Española de Explosivos et aux Talleres de Zorrotza bien que le journal ne daigne pas fournir la moindre explication sur les causes et le déroulement de ces conflits. Il s'étend par contre (p. 6) sur le dialogue constructif entre le S.O.V. et les dirigeants de la compagnie Euskalduna (fief du patronat nationaliste) : le syndicat obtient ainsi que les ateliers de ce chantier naval ne soient pas fermés, laissant les ouvriers sans travail. Parfois cette stratégie de collaboration prend des allures de mobilisation. Le 31/1/32, au milieu de la première page, l'on trouve l'encadré suivant :

PATRON BASQUE : as-tu besoin d'un administratif ou d'un dessinateur industriel ? Au siège des Jeunesses Basques il y en a 5 au chômage. Téléphone au 12-602. AIDE-NOUS à faire diminuer le nombre d'ouvriers basques sans travail. Aux Jeunesses Basques il y a un électricien, un maçon, un métallurgiste sans travail.

Le 29/8/34, lors de la mise à l'eau d'un bateau construit par cette dernière compagnie pour le compte de la très espagnole "Compañía Transmediterranea", dont le président du conseil d'administration est Ramón de la Sota, nationaliste de dernière heure, le journal, sous la photographie de la coque pavoisée, fait le communiqué suivant :

Nous félicitons la Compagnie Euskalduna" pour cette nouvelle démonstration de son savoir-faire naval et nous lui souhaitons, pour le bien de la Biscaye, une augmentation des commandes... afin que les foyers des travailleurs se trouvent protégés sous le manteau du travail.

Au fil des pages, on remarque que l'organisation du monde du travail prônée par le journal est verticale et la réponse au socialisme est le "solidarisme". Cette expression implique le don au nom de la charité catholique et cela, seul l'État chrétien peut le faire, le journal s'efforce continuellement d'en fournir des exemples. Le travail social de l'Église, tout particulièrement des jésuites, crée la conscience solidaire. Lors des mesures du gouvernement contre cet ordre religieux, le journal consacre un numéro spécial (31/12/32) à la contribution des membres de cet ordre au bien-être matériel et spirituel, tout particulièrement au Pays Basque.

Si les appels à la paix sociale sont constants, le journal n'explique pas les fondements de cette paix. C'est que le parti est conscient du vide existant dans ce domaine. Lors de la préparation de l'Assemblée d'Estella, où le P.N.V. et les traditionalistes présentent le projet

d'un statut basque, les articles reproduisent le malaise du parti. Un éditorialiste, Egizale, s'efforcera de poser les premiers éléments d'une politique sociale en commençant par un diagnostic selon lequel les problèmes sociaux ont commencé avec le socialisme qui a envahi le pays grâce aux ouvriers immigrés :

La grande masse exotique qui a envahi nos zones industrielles est un danger sérieux et constant pour la cause sociale des pauvres. Le socialisme et le communisme y trouvent un terrain fertile...

De plus, le Pays Basque doit supporter les programmes et l'intervention de l'État, inadaptés au caractère basque et "à notre idéologie traditionnelle". Les municipalités et les caisses d'épargne qui "font du social" ne favorisent que les familles "exotiques". Dans le même numéro, on considère que les deux points forts d'une politique sociale nouvelle résident dans la personnalité profonde des Basques qui s'exprime dans le travail et l'épargne :

Le Basque possède, entre autres, la vertu de l'épargne. Il est sobre, travailleur et en général possède une série de conditions, de qualités morales et de conduites sociales dignes d'un grand peuple qui mérite d'être plus structuré et gouverné sur des bases plus intelligentes et surtout plus chrétiennes que celles des gouvernements de Madrid.

Le journal prend souvent l'exemple des syndicats confessionnels européens dont l'émanation locale est le S.O.V. et il fournit constamment des déclarations et des nouvelles de ces syndicats en plus des constants communiqués et appels aux réunions des "solidaires".

2. La religion

L'information religieuse est importante et intégrée à des rubriques différentes. Elle s'insère en bonne partie dans l'information générale et internationale. Le numéro du 19/8/30 en est l'exemple type. Le lecteur y est informé des progrès des missions catholiques au Congo Belge, de la visite du nonce dans ces missions, de l'intervention du nonce apostolique au Tonkin, de l'évolution de l'apostolat de la mer à Bombay, des progrès du catholicisme en Bosnie-Herzégovine (serbes islamisés). L'information n'est pas seulement d'ordre missionnaire, elle concerne en grande partie la vie de l'Église en général aussi bien que des organisations qui en émanent, le tout paraissant pêle-mêle sans aucun ordre logique apparent : le congrès des syndicats chrétiens à Bordeaux et la commémoration de la conquête du Mont

Carmel (avec de grandes envolées lyriques) le 18/4/31, la messe pour la canonisation de Pie X et l'arrivée de nouveaux gardes nobles au Vatican (les 2 et 7/6/31). Ces informations dont le contenu ne correspond pas aux titres n'ont en elles-mêmes aucune spécificité car elles pourraient appartenir à n'importe quel journal conservateur de l'époque. Elles attirent l'attention par leur importance face à l'indigence, justifiée sans doute par les moyens limités d'un journal régional, de l'information internationale. C'est par déduction que l'on peut supposer une intentionnalité : la tenue du congrès des syndicats catholiques à Bordeaux est publiée lors d'une période d'agitation ouvrière intense, l'accueil de pèlerins mexicains par le Pape (3/6/31) est fonction de l'anticléricalisme du gouvernement mexicain, etc. Le journal est particulièrement attentif aux vicissitudes du catholicisme dans le monde entier sans en donner, comme pour les conflits de travail, d'explications. Le 30/5/31 le journal se limite à reproduire les déclarations de *L'Osservatore Romano* au sujet d'un différend avec le "Fascio" et le 2/6, sous une grosse manchette, il annonce avec soulagement la bonne tournure des négociations entre le Vatican et le "Gouvernement Fasciste" (le mot "fasciste" apparaît sans connotation morale). Cinq jours plus tard, on annonce l'expulsion du nonce apostolique de Lituanie, sans plus de commentaires.

Pendant la guerre civile, malgré les difficultés pour obtenir des informations internationales, on continue à donner des nouvelles religieuses du monde, tout particulièrement des États fascistes (ce nom acquiert enfin une connotation péjorative) tout particulièrement au niveau de l'aspect païen du nazisme (27/4/37) et des déclarations du Pape à ce sujet (31/1/37).

Pour ce qui est de "l'extérieur proche", le journal s'applique à établir et bien marquer la différence entre le Pays Basque et l'Espagne, lieu du désordre où les anti-Dieu opèrent impunément. L'information concernant l'Espagne est d'ailleurs abondante lors des moments de grande agitation sociale et il est très clair que le journal veut établir une opposition entre l'ordre et le catholicisme d'une part, et d'autre part le désordre athée identifié clairement avec l'Espagne. Ne seront jamais évoquées ou décrites dans notre échantillon les mesures du gouvernement républicain pour restructurer l'économie et l'armée, ou la politique éducative de la République. Si l'Espagne est opposée au Pays Basque, c'est parce qu'elle est opposée à la religion. L'année 1931 est particulièrement riche en informations de ce type qu'il serait superflu d'énumérer maintenant. Lors du conflit entre le gouvernement et le cardinal Segura, le journal (16/6/31) décrit avec un luxe inhabituel de détails, les incidents survenus à la suite

de son arrestation à Guadalajara, mettant l'accent sur la "haine populaire" envers le prélat que les forces de l'ordre sont obligées de protéger.

L'année 1931 est vécue avec espoir mais aussi avec crainte par les nationalistes basques. La République apparaît comme un ennemi tout aussi redoutable que la monarchie car si la première s'attaquait aux libertés basques, la deuxième s'attaque à l'essence même de la nation basque, c'est-à-dire la religion. Si le journal éprouve dans le courant de l'année une certaine sympathie envers les catholiques espagnols c'est pour montrer ce qui attend le Pays Basque, si l'on ne sait pas organiser sa défense. Il faut prouver que la religion subsiste malgré les difficultés : le personnel du journal madrilène *El Debate* va à la messe (1/6/31) et le lendemain, malgré le climat antireligieux, la procession de la Fête-Dieu peut se dérouler. L'évocation des vicissitudes des catholiques espagnols entend aussi montrer qu'ils sont minoritaires, que l'anticléricalisme est général et populaire tandis qu'au Pays Basque c'est l'inverse, le peuple basque étant profondément religieux. Pourtant, étant donnée l'étroite marge de manœuvre des nationalistes basques, pris en tenailles entre les monarchistes et les républicains laïcs, le journal tend à montrer qu'une troisième voie est possible et on insiste sur le fait que le catholicisme ne doit pas être forcément identifié à la monarchie, et on exhume des arguments abusifs tendant à prouver que les institutions traditionnelles basques pendant l'Ancien Régime étaient profondément républicaines. Le journal évoque la messe des républicains catholiques à Madrid (14/4/31), il s'évertue à montrer le catholicisme républicain des nationalistes de la Lliga catalana (30/5/31) et dans le même numéro, il informe ses lecteurs sur les détails des négociations entre le nonce apostolique et le gouvernement républicain.

Le noyau principal de l'argumentation défensive tend à monter que les attaques contre la religion ne viennent pas du peuple basque mais de l'extérieur, les représentants du gouvernement appliquant les consignes de Madrid, s'immiscent dans la vie religieuse basque (12/5/31). Le meilleur exemple de cette intromission est l'interdiction de la procession de la Saint-Ignace à Bilbao (25/7/31).

Face à cet état de choses, le journal est le porte-parole des catholiques basques nationalistes ou des carlistes (14/6/31), il assume un rôle de gardien des normes, en veillant aux moindres détails, soit en dénonçant les spectacles jugés immoraux lors de la "Semana Grande" de Bilbao (19/8/30), soit en donnant son avis sur le contenu moral des films projetés

dans les salles de cinéma, soit en faisant l'éloge de toute manifestation culturelle moralisante. Cependant, le journal vise aussi à reconforter son public en montrant la force et la vitalité du catholicisme basque, et l'abondance d'informations religieuses locales en témoigne : les horaires des messes, les thèmes des prêches du Carême, les récits des processions, etc. Il est rare de trouver un numéro où la religion soit totalement absente, et même la publicité y fait référence : le 19/8/30, on informe sur le nombre de collèges privés dans la province. Le 17/4/31, on trouve la liste des enfants qui ont effectué leur première communion au collège des Esculapes où l'on remarque que 41 enfants sur 52 ont des noms basques, les onze autres ayant des noms castillans. Dans l'exemple cité de la Saint-Ignace, les municipalités nationalistes protestent fermement contre l'interdiction des manifestations religieuses publiques et vont même jusqu'à rédiger une pétition au gouverneur pour qu'il lève l'interdiction. Le 14/4, il salue l'apparition de l'hebdomadaire catholique *Adelante* qui propose des pages en basque. Si les ecclésiastiques basques sont en outre aux confins du monde (19/8/30) c'est grâce à la puissance du sentiment religieux dans leurs pays (14/6/31) qui a fait naître le plus grand des saints, Ignace de Loyola fondateur du fleuron des ordres religieux, la Compagnie de Jésus (31/1/32) menacée par le gouvernement espagnol. Les basques sont le plus solide rempart de la Compagnie (14/6/31, et tous à l'unanimité, le P.N.V. en tête, font circuler une pétition signée par plus de 80 000 personnes demandant des mesures contre les attentats qui visent les lieux de culte, et contre la liberté de culte sur tout le territoire de l'État. La seule solution est l'instauration de relations directes entre le Pays Basque et le Vatican (16/6/31) qui devrait aboutir à l'établissement d'un concordat.

Au fil des pages, le journal montre que le processus de production et de reproduction de la religion est toujours aussi puissant : nomination du supérieur des Trinitaires (3/5/31), consécration de nouveaux prêtres (7/5/31), nomination de nouveaux prêtres dans les diocèses (le 3/5 et 2/631), quête pour la construction d'un nouveau séminaire (3/5/31), activités et voyages de Monseigneur Múgica (30/5/31) ; enfin, le journal n'hésite pas devant la délation lors de pratiques religieuses non catholiques (quête effectuée par une femme protestante, le 28/8/34). Mais le cléricalisme des nationalistes basques, la défense à outrance du conservatisme religieux et des institutions religieuses provoquent un effet pervers qui se traduit, de la part des ennemis, par une identification à la droite monarchiste et cléricale espagnole (que l'A.N.V. Alianza Nacionalista Vasca, l'autre parti nationaliste, laïque, se plaît à souligner). Cette identification est fortement perçue par ses ennemis du fait de la collaboration objective avec les traditionalistes et les "putchistes" monarchistes pendant la

première année de la République. En effet, pendant l'été 1931 le général séditieux Luis Orgaz s'entretient avec José Antonio Aguirre à Lequeitio en vue de trouver une alliance pour renverser le régime républicain⁵. D'autre part, certains récits publiés sur les séances aux Cortès montrent une complaisance pour les propos de ceux qui étaient alors "députés agrariens", tel Gil Robles ou même Primo de Rivera (14/10/31 et 21/12/33). Contre ces affirmations, le journal essaie timidement d'adopter une attitude défensive. Le 24/2/31 il s'insurge contre la définition de "dictature cléricale" au sujet de Primo de Rivera car l'Église ne peut pas s'opposer à un peuple profondément croyant comme le peuple basque. A partir de 1932, les nationalistes parvenant à la conviction d'une impossibilité de collaboration avec les catholiques centralistes, le ton du journal devient plus offensif. Un journaliste attitré, *Gudari*, publie le 27/3 un article qui établit les différences dans la pratique du catholicisme. L'auteur s'oppose à l'union de tous les catholiques sans exception, car les catholiques en tant que citoyens ont besoin de frontières :

Par notre magnifique et sainte croisade, notre peuple veut chanter Dieu dans une patrie vivante et libre... tandis que les catholiques ennemis de notre patrie veulent que nous chantions les louanges de l'Église sur le cadavre d'une patrie humiliée et vaincue.

Dans ces propos apparaît déjà un premier niveau de distinction, à partir de critères nationaux, entre les catholiques. Quand les catholiques centralistes, tout aussi déçus sans doute, de l'échec de la collaboration avec les nationalistes basques, les accusent, par dépit, d'être en collusion avec la franc-maçonnerie, la réponse violente du journal ne se fait pas attendre (28/8/34). Nous verrons plus tard que les différents articles du journal aboliront bientôt cette distinction pour la remplacer par l'opposition "vrais catholiques/faux catholiques".

Parallèlement, le journal insiste quotidiennement sur le binôme Dieu-Basques. L'opposition au nationalisme basque ne s'explique que parce que la plus autre spiritualité ne peut que susciter la jalousie et la haine. L'éditorialiste principal du journal, Kiskitza, dans l'article "Les Jésuites et la vie religieuse basque" (31/1/32) est éloquent :

⁵ GONZALEZ CALLEJA, E., "El fracaso de las milicias políticas", *La Guerra Civil*, Madrid, Historia-16, 1986.

Il y a aujourd'hui dans le monde un pouvoir noir, un pouvoir qui est resté tapi dans l'ombre au moment de nos plus grands triomphes. C'est le judaïsme, fruit de la maçonnerie (sic) qui se dissimule au sein même des pays catholiques.

Nous avons des témoignages irréfutables de l'existence, près de chez nous, de cette force née de la révolution espagnole d'avril (...) Le pouvoir occulte des loges a allumé le feu et des résidences, des couvents et des églises ont brûlé. Ce n'étaient pas des actions spontanées de hordes sous-kabyles.

En Europe, en Amérique et partout dans le monde, l'avant garde de la lutte contre le judaïsme maçonnique sont les Jésuites. Rarement notre race, puissante bien que faible par le nombre, a eu l'occasion de montrer sa vigueur ... comme au moment de la fondation de l'institution la plus grande de l'époque contemporaine dont le fondateur et les premiers apôtres étaient des Basques. Il faut rappeler tout ce que les Jésuites ont fait pour la piété chrétienne de la race basque...

Si l'intolérance des barbares de l'Espagne monarchiste de Charles III -que les républicains évoquent maintenant avec plaisir- ne les avait pas expulsés d'Euzkadi, la culture basque aurait suivi d'autres sentiers plus chanceux car... les jésuites ont été les maîtres éducateurs des Basques... Ils nous ont montré le chemin du salut au milieu de l'horrible chaos qui nous menace.

Cette incitation introduit directement le thème suivant : la race.

3. La race

Les Basques sont la quintessence de la pureté religieuse ; la gloire du monde catholique, grâce à ceux qui ont suivi le Christ, brille davantage sur les Basques (éditorial non signé du 31/1/32) et l'hymne national basque reflète d'ailleurs cette union indissociable Dieu-Euzkadi. Cette identification est déjà ancienne et Sabino Arana en fait la pierre angulaire de l'essentialisme nationaliste basque. A partir de cette idée et malgré quelques incursions modestes mais significatives dans le champ de l'anthropologie physique, le journal va structurer davantage cette vision élitiste (et d'ailleurs paradoxale) du catholicisme et on utilisera fréquemment des analogies bibliques. Xavier de Lizardi, dans son article intitulé "Notre conversion" (1/3/32) décrit en des termes pauliniens sa conversion aux idées sabinienes:

Nous célébrons aujourd'hui les noces d'or de la conversion sabinienne. Nous tous, les patriotes basques, devons élever notre esprit et nous rappeler du moment de notre conversion"

L'auteur était un ancien "espagnoliste acharné", mais lors de vacances en Navarre, quelques amis lui parlent de Sabino Arana (fondateur du nationalisme basque, décédé en 1903). Son espagnolisme disparaît brusquement en même temps qu'il s'émerveille devant le nationalisme. Alors lui apparaît la nécessité du sacrifice car "si la vérité sabinienne a conquis Euzkadi, c'est grâce à son sacrifice". Mais, ajoute-t-il, "par comparaison avec Sabino, qu'avons nous-fait ?" Le même jour, Luis de Arana, frère de Sabino, publie une prière insérée dans un encadré, en première page :

Sabino qui est sans aucun doute au Paradis, intercède pour celle qui fut sa patrie sur la terre, Euzkadi... Sa sainte devise était "nous pour Euzkadi et Euzkadi vers Dieu"... Les Basques doivent élever leur coeur vers Dieu, dans les montagnes, dans les mers et dans la rue, et réciter tous les jours cette prière : "Seigneur, regardez notre patrie, Euzkadi, avec pitié et bienveillance, ayez compassion de votre peuple élu, libérez-le de l'esclavage et donnez-lui la sainte liberté afin que, s'épanouissant dans le Jaun-Goikua eta Lagi-Zarra, nous puissions... atteindre plus facilement le bonheur éternel."

Si le récit de Lizardi, sur lequel nous reviendrons plus tard, obéit au schéma paulin suivant :

Vacances, Espagnolisme, Pêché + parole sabinienne = conversion, sacrifice, victoire, celui de Luis de Arana contient des réminiscences de Moïse et du "Notre Père". A la page 5, un autre article, "Le Don de Dieu", explicite davantage la structure de la religiosité nationaliste :

Bienheureux le peuple qui a reçu et qui connaît le Don de Dieu. La Divine Providence a regardé vers Euzkadi. Le mot "hasard" est un mot vide de sens pour les Basques croyants. Les circonstances ne forgent pas les hommes, mais au contraire, l'homme est forgé par Dieu dans les circonstances. Dieu lui ouvre les yeux (...). La lumière de Dieu se reflète sur Luis qui, à son tour, rayonna sur Sabino, l'homme choisi par Dieu pour la rédemption d'Euzkadi. Sabino est le Don de Dieu.

Le peuple basque est donc un peuple élu par Dieu et Il le forge à travers les vicissitudes historiques et le libère grâce à ses messagers. Auparavant, Gudari (7/6/31) introduit déjà l'analogie biblique :

.... Comment montrerons-nous nos convictions... où sont les douze pécheurs qui suivront ses pas (ceux de Sabino Arana, N.d.A) et se consacreront comme lui à cette vie de lutte et de prêche incessante ?

Ce raisonnement est doublement paradoxal. D'abord parce qu'il est davantage apparenté à l'Ancien Testament (peuple élu) qu'au message chrétien affirmant que le salut dépend de la volonté d'accepter ou non le message évangélique. D'autre part, ce message exclut, indépendamment de la pratique ecclésiale, toute forme de ségrégation. Cet élitisme religieux devrait être, d'après la pratique catholique, jugé hérétique mais l'expérience prouve que l'Eglise Catholique, si vigilante envers toute forme de déviationnisme mettant en cause son insertion sociale et politique, l'est beaucoup moins dans le cas contraire. Enfin, doit-on supposer que cet élitisme est le fruit d'esprits naïfs ? La réponse ne peut qu'être négative car les cadres nationalistes sont loin d'être des individus frustes. En réalité le parti réalise très tôt que la religion présente un triple avantage. Premièrement, forger un argument émotionnel, clair et efficace dans la mesure où elle est bien implantée dans les esprits. Deuxièmement, permettre d'y greffer quelques critères différenciateurs qui préexistaient dans l'inconscient collectif et qui commencent à se constituer en discours dès le milieu du siècle précédent : la race (qui fait partie, il est vrai, de l'air du temps), critère remplacé plus tard par celui de la supériorité raciale. Troisièmement, légitimer le mépris et le rejet de tout ce qui est espagnol donc synonyme d'athéisme. Dans l'éblouissement de sa conversion, Lizardi se rend compte "qu'un Galicien, un Castillan, un Andalou, n'éveillaient pas dans mon coeur une affection spéciale. J'éprouvais en réalité plutôt de l'antipathie !"

La simplicité de l'argumentation idéologique est sciemment voulue. Le 28/4/32, J. R. Amezola, lors d'une conférence sur les libertés basques, conclut que

Nous prenons à la lettre les paroles de Saint-Thomas d'Aquin quand il affirme que l'être est plus près de la perfection quand il pense à partir d'un nombre d'idées réduit. Le nationalisme basque est donc une doctrine parfaite et intelligente car il est la synthèse de deux idées : Jel (*Jaun-Gaikua eta Lagi-Zarra*; Dieu et Vieilles Lois. N.d.A) et Euzkadi.

Auparavant (7/6/31), lors d'une conférence à San Sebastian, Esteban de Urkiaga affirme que

Le nationalisme a pénétré l'âme de la race grâce à son art et à sa spiritualité... La masse, on ne peut pas la diriger avec la raison mais avec le coeur.

Le discours thomiste sur l'unicité, qui affirme que la connaissance ontologique per se spécifique aux êtres spirituels, connaissance unique indépendante des processus cognitifs est appliquée dans le sens le plus étroit, c'est-à-dire susciter un message simple et mobilisateur.

Le recours à la religion est donc la clé qui mobilise le corps social et le journal joue un rôle remarquable de conditionnement idéologique en plus d'un rôle de *dispatching board* dans la transmission des mots d'ordre. Il annonce à tout instant les réunions des différentes associations nationalistes (qui, quand elles rassemblent un nombre respectable de personnes, célèbrent une messe ou se concentrent devant le tombeau de Sabino Arana). La femme gardienne du foyer ("la mujer buena hace la casa buena", dit le dicton basque) est la base de la transmission de l'élitisme religieux, et elle est constamment invitée à s'affilier aux *Emakume Abertzale Batza* (Comité de Femmes Patriotes) : "Soeur basque : notre patrie contaminée par l'étranger ne peut pas aller vers Dieu. Il faut la libérer. Adhère à l'E.A.B.", ou : "Pour Dieu et pour la Patrie, femme basque, adhère à l'E.A.B.". Ce sont des slogans qui apparaissent et entourent les articles sur la femme. Celle-ci doit avoir une vigilance particulière envers l'exotisme. J. Giltar, écrit le 27/3/32 sous le titre de "Méditons, soeur" :

Tu es chrétienne et basque... La Grâce t'a faite chrétienne et la nature, basque. Pour des raisons de parenté tu dois te préoccuper du peuple basque. Quand celui-ci sera sauvé, s'il te reste encore des énergies, tu t'occuperas des autres... car notre peuple est l'un de ceux qui a conservé la Foi et les bonnes moeurs. L'impiété et le blasphème ne naissent pas dans notre peuple, ils sont importés. Ce sont les ouvriers étrangers qui les ont amenés, ceux qui allaient tous les jours à la Messe afin de se faire secourir par les dames des associations. Maintenant, pour qui votent-ils ? Le principal devoir est de faire tarir les sources qui charrient de la boue dans les eaux propres du peuple basque. Voulez-vous défendre encore ce peuple étranger que vous aimez peut-être autant que le vôtre ?

Les mariages avec les non-basques devaient être assez fréquents et ce texte les évoque implicitement. Le 21/12/33, un article sans signature intitulé "Croisement de trains" évoque de nouveau ce danger :

Quelques-uns, sachant que la steppe les attend (à propos des Andalous faisant leur service militaire au Pays Basque, *NdA*) resteront parmi nous car même dans des conditions très dures, ils pourront trouver quelque confort, et ils se marieront peut-être avec des jeunes eskaldunes qui, grâce à leur travail, leur offriront la solution aux problèmes de l'existence,

problèmes particulièrement difficiles pour l'esprit paresseux des méridionaux. Cela (le service militaire) donne comme résultat l'invasion par une masse plébéienne.

La femme basque se doit de donner "à notre Patrie, un bouquet d'enfants basques... et pour cela elle ne doit pas considérer le but atteint en adhérant aux E.A.B... mais doit entreprendre un travail de prosélytisme parmi ses amis" (30/5/31). Aux femmes incombe la tâche d'être en quelque sorte les gardiennes de la race. Mais qu'est-ce que la race ?

Précisons d'abord que l'utilisation de ce mot n'est pas inhérente aux Basques et dans le premier quart de siècle, tout un éventail d'intellectuels espagnols et latino-américains l'utilisent. Ce mot, totalement dénué de toute résonance anthropométrique, joue un rôle d'analogie dans le sens artistique et culturel ainsi que de trait d'union entre des peuples, d'ailleurs très métissés, de culture hispanique. On pourrait penser, par conséquent, que le nationalisme basque l'utilise dans ce sens, mais au fil des années, l'éditorialiste principal et idéologique du journal, Kiskitza, va s'efforcer de passer de la notion de race au concept de race et il sera secondé en cela par les autres éditorialistes du journal. Cette volonté de construction conceptuelle se perfectionne au fil des ans (en dépit du fait que Telesforo de Arantzadi, quelques années plus tôt, fut l'un des pionniers de l'anthropologie physique), mais n'atteindra jamais la minutie du discours d'un Rosenberg dans l'échafaudage d'échelles anthropométriques et génétiques, et la seule référence extérieure de notre échantillon est le commentaire (16/6/31) de la pensée de Maurice Barrès qui affirme que l'individu est déterminé par les lois de sa race, contrairement aux propos de ce qu'il appelle "intellectualisme vide" qui rêve d'une socialisation en dépit des lois de la terre. Dans chaque éditorial se trouvent les éléments de cette construction conceptuelle que l'analyse doit s'efforcer de reconstituer.

On pourrait s'attendre à ce qu'une entité collective consciente du bien-fondé de ses croyances vise à les étendre, mais les nationalistes se proposent d'atteindre la perfection morale et spirituelle et pour cela il faut s'isoler, repousser tout groupe humain qui représenterait une entrave dans cette quête de perfection. Bien que l'élitisme soit parfois présent dans d'autres croyances religieuses (le calvinisme, par exemple), le catholicisme des nationalistes légitime et rend possible l'élaboration de critères de supériorité raciale et sociale. Si les discours sur les races et les peuples du XIXe siècle remplacent toute idée de Dieu par des classifications et des typologies issues de l'application d'un darwinisme étroit, celui des

nationalistes effectue la démarche contraire : c'est Dieu qui justifie les différences entre les peuples et les races. On ne se soucie pas d'appliquer un modèle théorique mais d'opérer par déduction jusqu'à arriver à la cause première justificative et légitimante. Les constatations immédiates et visuelles sont le départ de la doctrine : les loisirs, les amusements collectifs, qui expriment un amour de la nature. Kiskitza (17/8/30) cite Bowles, Humboldt et Jovellanos, qui deux siècles auparavant constataient les qualités spécifiques des Basques. Ce dernier en déduisait que leur santé morale était la conséquence d'institutions originales qu'il aurait voulu implanter dans le reste de l'Espagne, mais l'éditorialiste tend à préciser que :

Si le peuple basque est bon, ce n'est pas grâce à ses institutions, mais à l'intégrité de son esprit racial. De cet esprit original, droit, vigoureux, sont nées les coutumes... Leur singularité est née de la particularité raciale qui vivifie ces institutions. Mais comme l'esprit des autres régions de la péninsule ne peut pas être confondu avec le nôtre -fleur et lignage différents- comment pourraient-ils adopter ces institutions en relation avec l'esprit de leur peuple?

Quelques mois plus tard (14/4/31), il ajoute deux éléments complémentaires : le temps et l'espace. Le peuple basque est le plus ancien et le plus différencié racialement car les Basques habitent

Un territoire réduit et ils ont pu résister glorieusement à l'usure du temps, à l'agissement des nations et à l'influence dissolvante des gens et des civilisations extérieures.

Les Basques occupent leur territoire depuis la nuit des temps et

Cela veut dire qu'à la différence des autres peuples, leur sens de la justice et de la clarté prennent racine dans les débuts de la Préhistoire(...) Dans une ambiance de liberté et d'honnêteté collectives, le peuple basque a vécu en lutte constante, et dans des circonstances difficiles, avec la race latine(...) Les deux plus belles fleurs de la civilisation basque sont l'égalité des citoyens et la démocratie.

Un mois plus tard (30/5/31) il énumère les caractéristiques indissociables du couple Etat-Nation en reproduisant un bref extrait de son livre *Ami Vasco* (pour lequel le journal fait constamment de la publicité et organise une campagne de vente dans les *Batzokis*, comités locaux du parti) :

-Quelles sont les caractéristiques de la nationalité ? D'abord le sang, la race ou l'origine.

Ensuite la langue. **-Comment l'identité et la diversité des races se manifestent-elles ?** Par la diversité des langues. Plus les différences seront grandes, plus les races seront différentes. **-Peut-il arriver que des peuples de races différentes aient la même langue ?** Oui, mais cela arrive par le mélange du sang et de race. Ainsi disparaît la pureté primitive d'une race. **-En plus des caractères énumérés, y en a-t-il d'autres, comme les traits physiques et corporels qui permettent de distinguer des races ?** D'éminents anthropologues ont démontré que la race basque diffère des autres races qui peuplent la terre. Mais les différences physiques ne seront jamais aussi importantes que les langues et les caractéristiques morales.

Le 14/6/31, on trouve un commentaire, signé Erreca, sur cet ouvrage qui « est un véritable traité de droit public rédigé par le continuateur de la pensée sabinienne ». Il souligne la notion de race et conclut en résumant les quatre critères de la nationalité : la race, la langue, les institutions et le territoire. La semaine précédente (7/6), Kiskitza renforçait le rôle du territoire :

Sur le versant maritime... il n'y eut pas de dominateur car le peuple ne se laissa jamais dominer... Il gardait dans sa pureté raciale, jamais altérée, le secret de la véritable noblesse du sang des Basques.

Le 2/7, dans un éditorial, « Le sang et la langue », il structure globalement son discours :

Les nations, à la différence des états non nationaux qui surgissent du jour au lendemain comme des champignons dans les chênaies, sont le résultat des siècles... le climat soumet le groupe à une série d'influences physiques... et les familles sont soumises à ces influences en reproduisant des caractéristiques conservées et transmises par l'héritage. On ne sait pas comment les éléments physiques agissent sur la formation des races... mais cette ignorance n'enlève rien au fait de l'origine des variétés raciales.

Des siècles de stabilité ont fait que des groupes familiaux, sur un territoire déterminé, ont des particularités physiques et conjointement à ces caractéristiques il y en a d'autres clairement perceptibles dont celles de l'esprit, grâce aux relations mystérieuses entre le monde physique et le monde spirituel.

(...) Les groupes ethniques établis sur des régions riches se sont vus envahis par des nations plus pauvres... Il est clair qu'un exode... a provoqué un mélange de races ce qui a conduit à la ruine de l'unité ethnique.

La France, l'Italie, l'Espagne... sont des peuples de cette sorte, mais pas les basques, qui ont possédé et habité exclusivement leur territoire.

L'auteur s'insurge ensuite contre les propos d'Ortega y Gasset sur l'unité linguistique résultant de l'unité politique préalable, car il n'est pas possible de dissocier la langue du sang :

Ces États doivent leur existence au principe négatif qui ignore les valeurs de l'unité raciale et linguistique.

On peut résumer la pensée de Kiskitza par le schéma suivant :

Esprit/écosystème/race/langue

Bien que le principal architecte de l'esprit racial soit Kiskitza (surnom d'Engracio de Aranzadi), les références à la race ou à la supériorité raciale sont présentes de manière plus ou moins explicite dans tous les numéros de notre échantillon. Mais il faut se rendre à l'évidence, le discours visant à construire le concept de race n'ira pas plus loin et, à part les efforts de cet auteur, le journal se limitera à reproduire des constatations issues d'une notion.

III. UNE ÉCHELLE DE VALEURS

L'effort de construction du concept aboutit à une contradiction majeure. D'une part, la religion est le fondement qui légitime la supériorité collective des Basques mais d'autre part elle est, en dernier ressort, l'obstacle à l'établissement d'une théorie et surtout une pratique eugéniste (cet obstacle semble avoir disparu pour certains groupes *abertzales* actuels) qui aurait abouti à la destruction physique des ennemis. Il est vrai que le rapport démographique aux autres peuples aurait rendu cette velléité, si elle avait existé, impossible, et les nationalistes basques surent limiter les excès. On peut néanmoins en déduire que si une pensée eugéniste fut inexistante c'est que, dans une optique de téléologie religieuse ou cosmique, les ennemis finiraient par sombrer dans le chaos provoqué par eux-mêmes, et par s'autodétruire. L'insistance et la complaisance avec lesquelles le journal expose les désordres hors du Pays Basque constitue un indice révélateur : une Apocalypse compensatoire est la suite logique des analogies sacrificielles néotestamentaires.

La stratégie élitiste consiste donc fondamentalement à souligner, de manière répétitive, la supériorité des Basques et cela s'avère plus efficace que d'échafauder une théorie raciale car, jour après jour, page après page, sous les aspects les plus anodins, presque pavloviens, le lecteur assimilera les preuves de sa supériorité : au sujet d'une compétition de Jai-Alai à Bogota (17/4/31) le journaliste dit que « notre race... doit cultiver avec enthousiasme les sports qui donnent de la vigueur aux muscles et stimulent les sources mystérieuses de la vie. Notre race a besoin d'être vigoureuse ». Après tout, le rôle

de chaque militant n'est pas de reproduire une pensée théorique, celle-ci impliquant le risque d'analyse critique, ce qui est en soi un facteur de résistance potentielle à l'embrigadement. Le journal présentera donc toute la réalité sociale sous un double aspect, le « nous » et « les autres » fournissant ainsi tous les ingrédients pour l'édification d'un imaginaire collectif. Par « nous », nous entendons la propre image qu'un groupe peut avoir de lui-même et pour cela le journal met en valeur tout ce qui va dans le sens de la brillance d'un groupe ethnique. Celui-ci est autosuffisant du point de vue économique (c'est une région riche envahie par les ouvriers exotiques) et dont la morale collective ne doit rien à personne. En réponse aux républicains qui reprochent aux nationalistes de ne pas avoir collaboré à la chute de la monarchie, Kiskitza répond (3/5/31) que

L'organisation nationaliste à laquelle nous appartenons a agi sans collaborer avec une autre organisation. Elle agit seule, contre tous les pouvoirs de la terre, elle a fait tout ce qui se voit et tout ce qui brille dans l'ordre rayonnant de la Patrie

Dans ce même numéro, le peintre Zuloaga lors de son séjour à Paris déclare à des journalistes

Qu'il faut tenir compte de l'aspect économique des revendications basques car c'est un pays très riche et il est en droit d'affirmer qu'il n'est pas obligé de faire vivre les autres.

Quelques pages plus loin un industriel déclare à un journaliste du *Matin* de Paris, au sujet de la situation sociale :

Il n'y a rien à craindre pour l'instant car il n'y a pas dans notre pays de désordre organisé obéissant à un plan précis... nous n'avons pas de communistes disciplinés à la manière de l'Europe occidentale. Nous avons tous un sentiment très développé dans toutes les classes sociales, qui est un frein puissant face à toutes les tentations de désordre social : le nationalisme basque, nationalisme fervent qui domine tout le reste !

Le domaine où le génie basque brille particulièrement est le domaine religieux, grâce surtout à la Compagnie de Jésus. Le prêtre I.G. Zabaleta affirme (14/6/31) qu'après avoir beaucoup élevé le niveau d'instruction au Pays Basque,

Ils ont travaillé auprès des émigrants euskalduns en créant des institutions de bienfaisance et culturelles à Madrid et à Calatayud pour les guipuzcoans et à Cadix pour les biscayens... Quelles sont les motivations de la horde satanique qui incita certains à demander l'expulsion de ces hommes utiles, fils de la plus haute gloire basque, Ignace de Loyola ?

C'est grâce à leurs qualités raciales que les Basques ont un rôle si éminent : « Luis de Arriaga était basque par le sang bien que né, paraît-il, loin de notre sol, mais d'ascendance et de caractéristiques raciales basques. Les chroniqueurs nous apprennent qu'il était travailleur et prudent : cela dénote le caractère de la race. Il avait aussi une position sociale importante » (16/6/31). Le 2/9/34, le *Euzkadi Buru Batzar* adresse un message aux Basques d'Amérique où l'on énumère les apports des Basques dans la colonisation ainsi qu'à la libération du continent du joug espagnol.

Pendant la brève période qui s'écoule entre la proclamation du Front Populaire et la formation du premier gouvernement autonome basque, le ton du journal devient plus mesuré tout en établissant des distinctions sémantiques subtiles. En dehors du Pays Basque, les combattants sont des « républicains » ou des « loyalistes » d'une part, et des « fascistes espagnols » d'autre part, comme si ces deux derniers mots étaient indissociables. Quand l'occupation de Bilbao semble déjà inéluctable et que plus rien ne paraît lier les basques à une République espagnole, soit par dépit, soit par désespoir, le journal laisse de nouveau libre cours à des sentiments réprimés pendant un an. J.R. de Azua, le 20/3/37, dans un éditorial, « De la haine et de l'admiration » fustige les Espagnols sans distinction et fait la louange des Basques qui malgré les opinions qui les séparent ont le même sang :

Les impérialistes d'au-delà de l'Ebre... veulent s'emparer de nos qualités viriles et de notre rectitude pour les diriger vers un but éphémère... Ils admirent malgré eux les Basques comme on admire toujours de gré ou de force les êtres supérieures. Ils savent que s'ils gagnent Euzkadi à leur cause, ils en feront une citadelle. La meilleure preuve en est le cas de la Navarre, qui a répondu à l'appel monarchiste. Pourquoi ? Tout simplement parce que, d'abord par les armes et ensuite par l'influence persistante de l'espagnolisme, on a réussi, sans toutefois les annuler, à les détourner des vertus caractéristiques de la race(...) La jeunesse navarraise a été une force de choc volontaire avant que les vaillants (*esforzados*) germains, italiens et marocains entrent dans la péninsule. Ce fut la seule force rebelle péninsulaire qui a versé son sang... en défendant ses propres bourreaux... Nos valeurs spirituelles et matérielles doivent être exaltées à l'heure où la trahison des uns, l'ingratitude des autres, et la lâcheté de beaucoup collaborent dans l'ignoble entreprise de nous dévaloriser.

Ce texte est significatif dans la mesure où il indique un fait occulté par des opinions politiques contraires : la Guerre civile espagnole fut, en grande partie, une guerre civile entre basques dans la mesure où les traditionalistes basco-navarrais étaient les milices les plus nombreuses et les plus structurées des franquistes, avec les légionnaires et les mercenaires marocains.

Mais en ce qui nous concerne ici, cet article introduit le thème de la contamination, deuxième degré d'une échelle de valeurs décroissantes dans la perception de l'autre, c'est-à-dire le Basque qui se laisse corrompre physiquement et spirituellement par l'Espagnol. C'est pendant la Guerre civile que cette constatation devient la plus pertinente : les *gudaris* (soldats basques) et les *requetés* (carlistes basco-navarrais) face à face, lors d'une accalmie sur le front, chantant ensemble en basque mais se séparant les uns au cri de *Gora Euzkadi* et les autres de *Arriba España* (2/4/37). Quelques semaines plus tôt (25/2/37), le journal raconte avec amertume le procès à Durango d'un groupe de carlistes s'exprimant en basque. La contamination n'est pas pourtant un processus irréversible et l'espoir subsiste de ramener les zones contaminées par l'espagnolisme et le républicanisme laïc au sein du Pays Basque. Quand des manifestations anti-nationalistes ou laïques se produisent en Navarre, le journal prend toujours soin de préciser que les manifestants « ne font pas partie du bon peuple navarrais » (16/6/31) et que la seule façon de lutter contre l'espagnolisme de La Ribera (Navarre méridionale) est « de la désinfecter de fond en comble » (propos de Jelkide, le 2/12/33). La situation de la province d'Alava, de par sa proximité avec les centres les plus importants du nationalisme est encore plus préoccupante et le maire d'Andoain affirme dans le journal (16/12/31) que « jusqu'à l'an 1200, tous les Basques étaient un seul peuple mais par la plaine d'Alava est entré le poison qui nous a divisés ». Nous avons vu que, d'après Kiskitza, la pureté raciale est conditionnée par l'isolement géographique, et si les plaines sont les voies de pénétration de la contamination, les villes sont les abcès de fixation de la maladie ; dans le même numéro, Xavier de Landaburu fait état de l'appréhension des nationalistes alavais vis-à-vis des socialistes et du danger d'assimilation de la province aux provinces castillanes. Le 3/6/31, Victor Barbatzorro dénonce qu'à Vittoria les *maketos* (métèques) constituent déjà une caste, et que la discrétion et l'individualisme des habitants du pays ont favorisé la formation d'un « kyste incommodant, capable de nous mener d'abord à la paupérisation et ensuite à la mort ».

Le troisième niveau est constitué par tout ce qui est, d'une manière ou d'une autre, ennemi du pouvoir espagnol. Le nationalisme catalan, en particulier la Lliga, a une place de choix dans l'information venant de l'extérieur et le journal a même un correspondant catalan à Barcelone qui s'efforce de prouver (par exemple, le 7/6/31) que le peuple catalan est profondément catholique et que les désordres si fréquents à Barcelone sont l'œuvre d'agents extérieurs. Des informations fréquentes, quoique sommaires font état des démarches et déclarations des nationalistes galiciens et valenciens. Seules les quelques timides et sporadiques tentatives régionalistes castillanes provoquent la raillerie du journal. La sympathie envers des pays qui subissent les mêmes vicissitudes que les Basques devient un leitmotiv et confère au journal, tout comme aujourd'hui aux journaux *Deia* et *Egin*, un aspect tiers-

mondiste fort novateur pour l'époque. L'occupation japonaise de la Chine est parfois évoquée ainsi que celle de l'Abyssinie par les Italiens, en des termes exprimant la sympathie envers les occupés. J. Ayandre (27/4/32), dans un court article, « Des pays et des races », déclare que le nationalisme basque éprouve une grande sympathie, « projection extérieure de nos besoins », envers les peuples dont les revendications coïncident avec celles des Basques : les Croates, les Alsaciens et les Romanches suisses, entre autres . Ce « tiers-mondisme » est profondément fallacieux. Après tout, les nazis éprouvèrent aussi une identité de vues avec les nationalistes arabes (tout comme un discours anticapitaliste envers les « ploutocrates ») et les Japonais avaient un discours anticolonialiste et pan asiatique. La comparaison entre l'ethnocentrisme des nationalistes basques et l'impérialisme nazi et japonais peut paraître démesurée étant données les disproportions matérielles et démographiques, mais l'article, non signé, « Croisement de trains », paru le 21/12/33, prouve qu'une idéologie peut combiner dans son discours et sa méthode des idées et des pratiques appartenant à des logiques différentes. Il s'agit d'un long article sur le service militaire évoquant le déracinement des basques qui effectuent leur service militaire hors de leur pays. Pendant cette période, ils subissent la « contagion culturelle et spirituelle » et parfois la mort car ceux qui sont envoyés au Maroc risquent de tomber sous les balles des patriotes kabyles qui défendent leur pays contre l'opresseur espagnol (la guerre du Maroc est pourtant terminée depuis quelques années). La sympathie affichée envers les kabyles et la dénonciation du colonialisme seraient tout à l'honneur de l'auteur de ces lignes s'il ne se contredisait lui-même, montrant ainsi les limites de son discours anticolonialiste, car en revanche des Espagnol viennent effectuer leur service militaire au Pays Basque

Aux sons exotiques d'une marche mauresque qui soulève l'appréhension dans l'âme, ont débarqué cinq cent Espagnols arrachés à un *cortijo* andalou. Troupeau misérable, en guenilles, sale...

L'auteur semble donc distinguer deux sortes de « maures », les kabyles et les andalous fainéants, qui comme nous l'avons cité antérieurement, se marient avec des filles du pays et profitent de leur travail. L'intentionnalité des mots et le ton émotif de l'article sont très significatifs et une analyse de type greimacien serait bien adaptée pour mettre en évidence tous les détails du discours. Pourquoi des Andalous plutôt que des Castillans, des Valenciens ou des Galiciens ? Sans doute pour accentuer les différences morphologiques avec les Basques, les Andalous étant, dans l'imaginaire collectif, descendants des Arabes. On aurait pu s'attendre pourtant à un certain degré d'apitoiement envers eux ou au moins à une explications sur la misère dans leurs cortijos .

Cet article introduit enfin au quatrième niveau, le plus bas : les Espagnols. Si le journal s'efforce de dénombrer les critères de supériorité raciale et morale des Basques, aucune explication, en dehors du métissage, ne sera donnée sur l'infériorité des Espagnols. L'Espagnol est, par définition, l'autre : athée, violent, cruel, anticlérical, destructeur de l'ordre social, immoral, envahisseur et source de contamination de l'âme basque. A aucun moment, le journal ne s'aventure à fournir une liste complète de ces tares qui apparaissent implicitement, dans des analogies sibyllines ou par l'évocation du mal sans nommer directement le fautif, à tout instant et à chaque numéro. Ainsi, par exemple, quand des désordres se produisent au Pays Basque, le journal précise que c'est l'œuvre d'étrangers au pays. Lors des manifestations du 1^{er} mai à Bilbao, on n'hésite pas à reproduire la liste des victimes publiée par le Gouverneur de la province (seulement trois Basques apparaissent parmi les 26 blessés). Le 2 juin, des « excités » troublent la messe et le correspondant qui intitule sa dépêche « Cria cuervos » finit par le dicton « de fuera vendrán y de casa nos echarán » (les étrangers nous chasseront de chez nous). La violence de ceux du dehors oblige les nationalistes, malgré leur volonté pacifiste, à exprimer des mises en garde.

Le 28/4/32, le correspondant de Gorliz, Kepa, avertit les parents des « étrangers » que si leurs enfants jettent des pierres au *Batzoki* (centre social) ils risquent de rentrer chez eux mal en point. Lors des élections, le journal cite des cas de manipulation de vote sans citer celles, pourtant nombreuses, commises par les nationalistes, et quand quatre nationalistes sont arrêtés en France sous l'accusation de trafic d'armes, le journal écrit un long article sous le titre « Des procédés peu honnêtes » (31/1/32) pour démontrer le peu fondé des accusations. L'Espagnol n'est pas uniquement mauvais, il est aussi bête et arriéré (il faut signaler cependant que les républicains disaient la même chose des nationalistes). Le 28/4/32, Gudari-Beti affirme que les Basques ne sont pas espagnols, ni les Basques du nord, français, car (l'auteur construit ensuite un syllogisme) les Français seraient des Espagnols, ce qui reviendrait à dire que Lafayette et « Bibi-la-Purée (traduction approximative) », seraient compatriotes.

Sous le titre « La tragedia mínima », apparaît tous les jours, avec un style non dénué d'élégance et de subtilité, une chronique de petits faits de la vie quotidienne, dont le thème principal est les mésaventures du citoyen modeste de Bilbao. Ces personnages, malgré le ton de sympathie compatissante du texte, ont des rôles négatifs, parfois à cause de leurs défauts, ivrognerie, paresse, etc., ou de leur naïveté, et ils portent presque toujours des noms castillans (quand il s'agit d'un nom basque, le rôle du personnage n'est pas négatif). Voici un exemple, celui de Bautista Olmos (olmo : ormeau), le 10/12/31, qui tente désespérément de gagner sa vie honnêtement en devenant marchand ambulant de poires. Mais malgré leur qualité et leur bas prix, il n'arrive pas à en vendre une seule. Il s'interroge constamment sur

les causes du problème, jusqu'au jour où quelqu'un lui répond par le vieux dicton « no se le pueden pedir peras al olmo » (on ne peut pas cueillir des poires sur un ormeau), autrement dit, le seul fait d'être Espagnol, ne permet pas de s'en sortir honnêtement.

Le fait que les Espagnols soient catholiques n'enlève rien à leurs défauts : le 23/7/31, le correspondant d'Ondarroa n'hésite pas à dénoncer publiquement les Sœurs de la Croix, en exhortant les habitants à ne pas assister à leurs offices, car elles les disent en castillan : « (...) Pourquoi n'ont-ils pas éteint eux-mêmes les incendies des couvents à Madrid et à Séville ? » Et il donne aussitôt la réponse : « ... ceux qui ont incendié les couvents sont des Espagnols et beaucoup de ceux qui étaient à l'intérieur étaient des Basques ». Lors des élections générales de 1936, le P.N.V., n'obtenant pas les résultats escomptés, le journal en conclut que c'est grâce à la collusion entre la gauche et la droite monarchiste. Le 25/2/37, en pleine Guerre civile, le chanoine Arboleya affirme que les fascistes espagnols sont en apparence catholiques mais que seuls les Basques sont de véritables chrétiens. Plus la guerre se prolonge et plus on s'efforcera de souligner cette distinction par des faits, d'ailleurs indiscutables, tels les bombardements de couvents, le choix des églises comme cibles et leur utilisation comme positions militaire par les Italiens et les franquistes. Détail que nous n'osons pas appeler anecdotique, étant donnée la gravité des faits qui le provoquent, le lendemain de bombardement de Guernika, les filets de croix gammées, qui servent de séparation entre les articles sont remplacés par de petites croix latines.

Enfin, une sous catégorie de l'autre est composée des nationalistes laïques de l'A.N.V et des intellectuels, assimilés tous les deux aux traîtres. L'acharnement dans la délation contre les premiers est visible pendant l'année 1931, mais disparaît progressivement au fur et à mesure de la perte de vitesse de ce parti. Les seconds sont qualifiés par Kiskitza (7/6/31) de traîtres et de déserteurs :

(...) les auteurs cités sont-ils vraiment basques ? Oui, par leur sang, au moins deux d'entre eux. Les autres le sont aussi au niveau de leur ascendance... Mais pour qu'un écrivain soit considéré comme Basque, il doit écrire en basque. Nous, les nationalistes, nous sommes de l'autre côté parce que nous avons la religion catholique, qui est celle de notre race.

La polémique entre Unamuno et les nationalistes est connue et le journal la reflète à maintes reprises. Une seule fois le journal écrit positivement à son sujet (le 4/1/37), à l'occasion de son affrontement avec le fasciste Millan Astray) sans se référer toutefois au fait que cet auteur est basque.

IV. CONCLUSION : RUPTURE OU CONTINUITÉ ?

La structure organisationnelle de la presse nationaliste actuelle s'est professionnalisée aussi bien au niveau des moyens techniques qu'au niveau des ressources humaines. Elle reflète, comme toute la presse européenne, les préoccupations quotidiennes des citoyens : les rubriques santé, sport, loisirs, vie pratique, etc. en sont la preuve. Les informations d'ordre politique et économique informent, malgré les différences d'analyse, sur les événements régionaux et extérieurs. Les jours précédant les dernières élections régionales, les deux journaux ont réalisé des entretiens, dénués de tout contenu polémique, avec les hommes politiques appartenant à toutes les tendances politiques de la région.

Il serait pourtant pour le moins naïf d'en conclure que la presse nationaliste, image et porte-parole des partis et créatrice d'opinion, ait radicalement changé. Nous nous sommes efforcés d'analyser dans d'autres circonstances les mécanismes de reproduction de l'idéologie et la presse n'y échappe pas, car le processus de catalyse discursive ne peut pas empêcher totalement l'émission de sous-produits idéologiques soigneusement cultivés depuis cent ans et légitimés par la répression franquiste. D'autre part, des faits et attitudes quotidiens observés selon des critères sociologiques montrent que l'opposition « nous » et « autres », élément essentiel d'une sous culture de groupe, ne nécessite pas de supports écrits pour se développer et l'inexistence de ces supports est un atout supplémentaire dans la mesure où ces attitudes ne peuvent pas être débattues sur la place publique. Les deux journaux nationalistes expriment encore, quoique sporadiquement, des sursauts sabinien dont nous ne sommes pas en mesure de savoir s'ils sont incontrôlés ou obéissent à une logique cachée.

Le journal *Deia* représente l'opinion catholique traditionnelle ainsi que le patronat basque ; les thèmes religieux et économiques y sont particulièrement traités. Le journal est très attentif à l'évolution de l'économie espagnole (marché traditionnel de l'économie basque) tout en montrant un intérêt croissant pour l'Europe, ce qui correspond bien aux déclarations européistes du P.N.V. Ces déclarations semblent indiquer, quoique cela mériterait d'être d'avantage approfondi, que l'image de la construction européenne concerne plutôt celle d'une association de libre commerce. Le 19/10/90, le journal reproduit une conférence effectuée par un journaliste du *Financial Times* allant dans ce sens, accompagnée d'une carte de l'Europe des peuples » analogue à celle de Krutwig dans son ouvrage *Vasconia*. Outre les enquêtes périodiques, en réalité des sondages, visant à démontrer l'identité basque de la population (19 et 27/10) et les commentaires, en général défavorables, sur les conflits de travail, le journal se

caractérise fondamentalement par sa volonté de montrer le rôle éminent des Basques dans tous les domaines, fondamentalement les domaines religieux et économique. Au sujet de ce dernier, aucune échelle de valeurs (taille de l'entreprise, part du marché, etc.) n'est fournie, et le lecteur aura l'impression qu'il s'agit de faits d'une très grande importance. Le domaine religieux suit la même logique : lors de la libération par Saddam Hussein d'un otage basque, le journal souligne que celui-ci ne manquait pas d'aller à la messe (de rite chaldéen) et le courrier des lecteurs exprime les préoccupations religieuses du public. Le 6/11, le journal publie une longue lettre au sujet d'Ignace de Loyola, « la chose la plus grande dont le Pays Basque ait accouché ». Dix jours plus tard, est publié un article anecdotique au sujet d'une nonne qui suit partout Ardanza, dirigeant principal du P.N.V., qui exprime sa satisfaction car « cela lui attire des voix ». Le 9/10, on publie un entretien avec l'ex-président du Venezuela qui fait l'éloge de la politique démocrate-chrétienne.

La préoccupation de l'homogénéité ethnique est implicite et Josu Bergara, secrétaire général de l'E.B.B. montre sa satisfaction devant le vieillissement de la population immigrée, base électorale du P.S.O.E. (les dernières élections régionales et municipales confirment d'ailleurs ses propos). Mais l'article le plus représentatif de notre petit échantillon concerne Ignacio Pérez de Arriortua. Celui-ci, grâce à son travail et sa ténacité a su s'élever dans l'échelle sociale et devenir un cadre (de *General Motors*, puis de *Volkswagen*, puis mis en procès pour vol de secret industriel) de grande valeur. Bien qu'il tienne absolument à rester au Pays Basque, il finit par accepter à contrecœur, après de longues négociations, la direction de l'usine de la *General Motors* à Saragosse où il met au point des normes de productivité exceptionnelles adoptées par la suite dans les autres usines du groupe. Mais cet exil à Saragosse lui est très pénible et s'il l'a accepté, c'est en raison de sa nature de lutteur basque à qui aucun défi ne fait peur. L'article souligne le fait que notre cadre a une vocation européenne et qu'il s'exprime mieux en basque qu'en castillan.

Le journal *Egin* adopte un ton dénonciateur à sens unique au sujet par exemple des conditions de détention et d'emprisonnement des membres de l'E.T.A. (18/10). Le ton est laconique quand il s'agit de l'information sur les attentats de cette organisation. Le journal est par contre très attentif à tout type de contestation. S'il est très méfiant envers l'Europe (le 23/10, il affirme que les négociations à propos des problèmes économiques locaux ne doivent pas avoir lieu à Bruxelles mais à Paris et à Madrid, capitales des États qui occupent le Pays basque), il affiche un intérêt très marqué pour tout mouvement dont les revendications,

indépendamment de leur nature, vont à l'encontre des grands États : le 27/10 il parle positivement de Cuba, présente longuement Saddam Hussein comme un anti-impérialiste et publie, sur deux pages, un entretien avec Abassi Madani chef du F.I.S algérien.

Le discours gauchiste sert à masquer et à légitimer des positions aux plus purs relents sabinien, contrairement à *Déia*, qui semble s'en tenir plus subtilement aux sentiments religieux et à souligner l'importance des réalisations basques. Le 23/10, contrairement à ce dernier, un article nie toute basquicité à Ignace de Loyola car, étant soldat, il combattit avec les Castillans. Le 5/1, il publie conjointement avec *Deia* un article sur le prêtre José de Aristimuño (Aitzol) exécuté par les franquistes. Dans le numéro précédent, sous le titre « Souvenirs d'enfance à Lezo » il évoque des instants de la vie de Jerbaxio Albizo, vicaire de Renteria qui prêchait aux enfants de la famille que « Dieu a fait tout ce qui existe sur la terre. Il a ainsi créé les Basques, mais il ne les a pas créés pour qu'ils deviennent espagnols ni français, ni pour que les oiseaux deviennent crapauds, ni les roses broussailles. Celui qui reste basque accomplit la volonté de Dieu. Celui qui se déguise en gabatche ou en belarrinotza, en crapaud ou en broussaille, désobéit au Saint Esprit ». Il est vrai que l'exécution du vicaire par les factieux justifie, aux yeux de l'auteur de l'article, qui porte un nom aux consonnances françaises, ces propos d'un autre âge. Il conclut par cette étrange prière : « ... reste dans mon cœur l'espérance d'un miracle du Christ qui viendra, le jour venu, rendre à mon Peuple son indépendance et son identité d'après l'évangile de Don Jerbatxio. Amen ».

Un éditorialiste attitré du journal écrit la veille un article intitulé « Le sarcophage d'Azaña ». Le nom, très castillan, de l'auteur est sans doute un pseudonyme dérisoire. Si tel n'était pas le cas, il faudrait alors en déduire que la virulence anti-espagnole dont il fait preuve dans ses articles, est le fruit d'un sentiment pathologique d'auto flagellation. Dans l'article que nous avons choisi, il fait écho de l'exaspération et du dédain qu'Azaña éprouvait pour Madrid en donnant de nombreuses citations de ce dernier. Ce que le journaliste se garde de monter, c'est que cette exaspération était l'autre côté de la passion que le Président de la République éprouvait envers cette ville pour laquelle il avait de grands projets urbanistiques⁶. Si un Espagnol trouve grâce aux yeux du journaliste, c'est parce qu'il critique impitoyablement les défauts de son peuple et, pour donner plus de poids à ses propos, il conclut qu'« il possède un quart de sang basque d'Elgoibar ».

⁶ MORAL SANDOVAL, E. « Manuel Azaña et Madrid », *Actes du Colloque International « Manuel Azaña et son temps »*, Toulouse, 1990.

Le journaliste ignore certainement l'opinion d'Azaña sur le nationalisme : (...) *querelles qui ne relèvent même pas de l'esprit provincial mais de l'esprit villageois. Du vent, de l'inexpérience !*⁷

Mais si le journaliste avait été au courant de ces propos, il en aurait peut-être conclu qu'ils étaient dûs aux trois quarts de sang non-basque....

⁷ Azaña M. , *Obras completas*, IV, p. 631.